

blind? date

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et
Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

G., Sylvie, 1972- , auteur

Blind date: L'amour est-il vraiment aveugle? / Sylvie G.

Texte en français seulement

ISBN 978-2-89783-051-9

I. Titre.

PS8613.O93B54 2018 C843'.6 C2017-942436-X

PS9613.O93B54 2018

© 2018 Les Éditeurs réunis

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Nous remercions le Conseil des Arts du Canada
de l'aide accordée à notre programme de publication.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis et Sylvie G. sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Sylvie G.

Blind? date

L'amour est-il
vraiment aveugle?



LES ÉDITEURS RÉUNIS

Malgré les boîtes qui jonchent le sol, la sueur qui ruisselle dans mon dos et mes jambes flageolantes, je me réjouis, car ce déménagement sera très bientôt passé. Même si j'ai embauché une compagnie pour les meubles, je préférerais m'acquitter de déplacer les petits cartons pour y aller à mon rythme. J'étais loin de me douter que c'était si éreintant. C'est à peine croyable, toutes ces choses qu'on accumule au fil des années.

— Dans la salle de bain, dis-je à Abby, devant ses bras chargés de mes produits de beauté.

Abby et moi, nous sommes rencontrées à l'école primaire où nous enseignons ; elle, la quatrième année, moi, la sixième. Abby, mariée depuis cinq ans, m'envie d'être célibataire. Bien qu'elle soit amoureuse de son époux et que ses deux enfants constituent sa raison d'exister, elle affirme que si c'était à refaire, elle ne se presserait pas autant pour fonder une famille. Elle plaisante sans arrêt sur le fait qu'elle cherche un amant pour pimenter sa vie.

— Wow ! Je me demande qui pourra rivaliser avec ça ! commente-t-elle en brandissant mon vibreur bien haut.

Le rouge aux joues, je me précipite sur elle pour le lui arracher.

— Toc ! Toc ! Toc ! Il y a quelqu'un ? questionne une voix masculine.

Merde !

J'essaie de ranger le phallus rose, mais il n'y a rien autour ; pas de meuble, pas de boîte. J'en repère une au bout de la pièce, près de l'entrée. Je m'apprête à lancer le vibreur en espérant qu'il atterrira

dans le fond d'un carton ouvert, mais un type que je n'ai jamais vu de ma vie franchit le seuil de ma porte avant. Je n'ai pas d'autre choix que de dissimuler l'objet derrière mon dos.

— Je cherche la propriétaire d'une Honda blanche, explique l'homme, grand, vêtu d'un t-shirt souillé et d'un jean troué. Je comprends que vous êtes en plein déménagement, mais je dois absolument partir maintenant. Est-ce que ça vous ennuerait de déplacer votre véhicule ? demande-t-il à Abby.

— C'est ma voiture, dis-je en m'avancant devant mon amie. J'y vais tout de suite.

J'attends que l'inconnu tourne les talons, mais il reste là à nous sourire.

— Vous êtes la nouvelle propriétaire ? s'enquiert-il en s'approchant pour faire connaissance.

Comme je tiens dans mon dos une lampe d'un côté et un vibreur de l'autre, je tente de déplacer l'un d'eux pour me libérer une main. Sans succès.

— Alex, se présente-t-il simplement, un bras tendu en ma direction.

Le type plisse le front et perd peu à peu son sourire en me voyant garder les deux mains derrière moi.

— Cassy, dis-je en secouant la tête bizarrement, comme si ça compensait la poignée de main que je ne lui offre pas.

Le gars est si près que je peux distinguer le gris de ses yeux ; ils ont des reflets d'incrédulité et sont surmontés de sourcils, maintenant en points d'interrogation, foncés comme ses cheveux.

Par chance, Abby sauve la situation. Elle étire le bras et roucoule :

— Abby. Je suis une bonne amie de Cassy, on risque de se croiser souvent si vous vivez ici.

De toute évidence, elle le trouve séduisant ; tête légèrement inclinée, mèche cuivrée tortillée par un index agité, regard feutré, agrémenté de battements de cils exagérés, rien n'est laissé au hasard. Je commence à penser qu'elle est sérieuse pour cette histoire d'amants. C'est vrai qu'il est pas mal. Ce n'est pas mon genre, mais il faut être honnête, son visage et son corps sont... intéressants. Tandis qu'ils s'empoignent la main, j'en profite pour lancer l'accessoire du crime à bout de bras. L'objet volant non identifié passe au-dessus de leur tête et fait un vacarme épouvantable en atterrissant au bout de la pièce, exactement où je le voulais, dans le carton ouvert. Le nouveau venu sursaute légèrement et se retourne ensuite pour voir ce qui a pu occasionner le bruit, mais je me hâte d'étirer le bras pour la salutation officielle.

— Cassy.

— Oui, vous l'avez déjà dit la première fois que vous vous êtes présentée, commente-t-il, un sourire moqueur sur les lèvres.

Il prend néanmoins ma main, mais maintenant, je suis un peu insultée par sa répartie. Ainsi, je détourne vite les yeux pour attraper mon sac.

— Bon ! Alors, puisque vous êtes pressé, je déplace mon véhicule tout de suite.

Saisissant mon invitation à partir, il m'emboîte le pas vers la sortie sans tarder, tout en conservant ce rictus bizarre.

— Abby, c'était un plaisir de faire votre connaissance, fait-il en étirant le cou pour observer l'intérieur de la boîte qui n'a pas de couvercle.

Mes joues s'enflamment quand je le vois poser les yeux sur le pénis en plastique. En plus, il n'a même pas la décence de réprimer son rire. Voulant m'éloigner de cette situation embarrassante, je marche vite vers l'ascenseur. J'ai été si rapide que les portes se referment avant qu'il arrive. Pour mon grand malheur, il met son bras pour activer la

réouverture et ainsi entrer dans l'espace clos avec moi. Sans l'observer, j'appuie sur RC et j'attends en fixant les boutons lumineux. Lui s'est adossé contre la paroi et y ramène un pied. L'air nonchalant, il regarde dans ma direction. Même si je ne décroche pas mon attention des chiffres des étages, je vois qu'il sourit encore. Ça m'énerve royalement.

— Je crois savoir que vous êtes enseignante à l'école primaire à deux rues d'ici, n'est-ce pas ?

Hein ?

Je cherche à comprendre comment il peut connaître cette information quand le *bing* me libère de l'obligation de converser. Je me contente donc de hocher la tête vaguement en guise de confirmation. Je cours presque dans le hall lorsque mon pied se prend dans le pli d'une carpette de caoutchouc. Après deux pas rapides manquant d'élégance, je parviens à mettre les mains sur le mur avant de me cogner la tête. Et, Dieu merci, je suis encore sur pieds !

— Quel imbécile a fichu ces tapis là ? dis-je en tentant de me redonner une contenance.

— Ce sont sûrement vos déménageurs pour éviter de glisser sur le carrelage, se fait un plaisir d'observer l'effronté tandis que je me frotte le bas du dos.

J'ai dû faire un faux mouvement en essayant de ne pas tomber à cause de ce maudit tapis... que j'ai moi-même installé là. Ce que je ne dirai certainement pas à mon nouveau voisin.

— Ça va ? s'enquiert-il en me saisissant le bras quand il me voit grimacer.

Je me dégage vite de sa poigne. Un peu trop vite d'ailleurs, car il écarquille les yeux d'étonnement.

— J'ai juste trébuché, il n'y a pas lieu de faire le 911.

Il étouffe un rire. C'est vrai que j'ai parlé un peu bêtement, mais je ne vois pas ce qu'il y a de comique. J'aurais pu me fracasser le crâne en tombant. Frustrée, je sors précipitamment, risquant de frapper un des déménageurs qui s'amènent sur mon chemin.

— Je dois déplacer ma voiture, je reviens tout de suite.

Le type hoche machinalement la tête en me regardant m'éloigner au pas de course. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi je vais si vite. Ce n'est pas comme s'ils allaient partir avant que je revienne, ils ont tous mes meubles et, surtout, je ne les ai pas encore payés.

Arrivée à ma voiture, je déverrouille, m'installe et démarre le moteur. Le voisin harcelant avance vers mon véhicule. Comme je ne descends pas la vitre, il parle à travers. Il fait des gestes vers la droite et raconte je ne sais quoi. Je retrousse le nez et lève les paumes vers le ciel pour lui signifier que je n'entends pas. À ce moment, avec une mine exaspérée, il me fait signe d'ouvrir la fenêtre en mimant un mouvement rotatif de son poing fermé. C'est à mon tour de rigoler. Je descends ma vitre :

— Vous savez que votre geste était ridicule, toutes les vitres sont électriques de nos jours.

Il étouffe un nouveau rire, mais retrouve vite son sérieux.

— C'est vous qui êtes ridicule. J'essaie de vous expliquer qu'il y a un stationnement plus loin et vous vous sauvez comme si une alarme incendie s'était déclenchée. Ensuite, vous vous barricadez dans votre voiture, comme si j'allais vous attaquer.

— Je le sais qu'il y a un stationnement. Je ne suis pas aveugle. Je le vois qu'il y a un grand espace vacant et un gigantesque P sur une pancarte, dis-je en mimant un rectangle et en dessinant la lettre avec énergie.

En me voyant gesticuler beaucoup plus que nécessaire, il se met à rigoler comme un vrai cinglé. Non, mais décidément, il a le rire facile, celui-là ! Je le dévisage en attendant qu'il me raconte ce qu'il y a de si drôle.

— Justement, ce gigantesque P, répète-t-il en imitant mon ton odieux et mes mouvements absurdes, est bleu et indique que c'est un stationnement réservé aux ambulances. Si vous ne voulez pas de billet d'infraction, vous devez aller de l'autre côté, explique-t-il en pointant une direction opposée.

Ah !

— C'est bon. Merci, dis-je en remontant ma vitre.

J'ignore pourquoi je ne la laisse pas descendue, il fait au moins trente degrés aujourd'hui et la sueur me coule entre les omoplates. J'attends d'être loin de lui avant de la rabaisser. Je profite de la brise pour respirer profondément.

Eh, merde !

Je refuse de croire que ce type vit ici et que je risquerai de le rencontrer chaque fois que j'arriverai ou que je partirai. Ce n'est pas du tout de cette façon que j'imaginai mon premier contact avec mon voisinage.



— Wow ! Ça commence drôlement bien, m'accueille Abby, le sourire accroché aux oreilles.

— Affreusement mal, tu veux dire ! Pourquoi a-t-il fallu que tu sortes ce vibreur devant lui ? dis-je en catapultant mes clés sur le comptoir.

— Je ne l'ai pas sorti devant lui, je l'ai sorti, tout court. Il est juste arrivé au même moment, argumente-t-elle en rigolant, comme si c'était la chose la plus drôle au monde.

Je lui décoche un regard meurtrier, même si je dois avouer que son rire est contagieux et que je dois faire des efforts surhumains pour ne pas pouffer moi aussi.

— Non, mais, sérieusement, il est charmant, reprend Abby, toujours emballée.

— Tellement pas ! Je le trouve effronté. Chaque fois que je lui jetais un œil, il souriait à s'en fendre les joues. C'est foutu, il m'associe à un jouet sexuel, dis-je en finissant de refaire ma queue-de-cheval.

— J'aimerais qu'il m'associe à un jouet sexuel, se moque Abby tandis que je me penche pour saisir une boîte.

— Non ! C'est gênant de voir sa vie intime étalée au grand jour. Je m'enfuyais pour arrêter d'y penser, alors que lui me talonnait sans cesse. Un peu plus et il s'asseyait avec moi dans ma voiture.

— Alors, tu lui plais, suggère-t-elle en venant à mon secours avec ce carton beaucoup trop lourd.

Je lève les yeux au ciel. Abby essaie de me faire croire que je plais à la moitié de la planète pour me remonter le moral. Elle sait que même si je suis heureuse d'emménager ici, j'aurais préféré que ça se passe autrement. J'avoue que je n'envisageais pas les choses sous cet angle. J'ai toujours pensé qu'au moment de partir de chez mes parents, ce serait pour m'installer avec mon mari. Je me voyais déménager aussitôt la fin de mes études universitaires, parce que, bien sûr, je croyais rencontrer l'homme de ma vie sur les bancs d'école. Je visualisais qu'il demanderait ma main dès l'obtention de nos diplômes, après quoi nous aurions acheté une maison en banlieue, nous nous serions mariés une année plus tard et aurions réfléchi à la venue de notre premier enfant lorsque j'aurais autour de vingt-six ans. Il se

trouve que j'en ai vingt-neuf et que j'emménage aujourd'hui dans un condo, seule. Je me réjouis au moins que ce luxueux loft soit en banlieue et qu'il longe une jolie rivière. En plus, c'est un quartier très huppé et à proximité de l'école primaire où je travaille. C'est grâce à mon père que j'ai pu me le procurer. Il a réussi à gagner gros en investissant dans l'immobilier, alors il m'a fait cadeau d'une portion de mon héritage d'avance. Je ne connais pas l'ampleur de cette succession, mais cet argent a permis de m'acheter cet appartement, hors de prix pour la plupart. Encore plus pour une fille célibataire avec un maigre salaire d'enseignante. C'est aussi mon père qui m'a conseillée sur cette acquisition. Selon lui, c'est une excellente construction qui ne fera qu'accroître sa valeur grâce, entre autres, à la superbe rivière qui fait office de cour arrière.

— Il n'est pas du tout mon genre.

— Vraiment? Tu es très difficile, Cassy. Il m'a semblé gentil. En plus, tu as vu ses yeux magnifiques et son sourire...

— Son sourire était impossible à manquer!

— ... et ses larges épaules. Il est costaud. J'adore les hommes grands.

— Alors, prends-le, toi!

— Oh oui! Je le veux, s'excite-t-elle, en se léchant les lèvres sensuellement avant de pouffer de rire.

Il m'arrive par moments de penser comme Abby et de croire que je cherche un gars trop parfait, car je n'en rencontre aucun qui suscite le moindre intérêt chez moi. J'ai eu des dizaines de rendez-vous dans la dernière année et, pourtant, aucun type ne ressemblait à *Mr. Right*. Ni de près ni de loin. J'y suis peut-être pour quelque chose. Sinon, comment expliquer que je n'attire que des hommes qui ne me correspondent en rien?

Les déménageurs qui se pointent sur le seuil avec mon canapé interrompent mes réflexions. Abby fait la vague avec ses sourcils en reluquant le derrière du plus jeune. Il est d'ailleurs très jeune ; au plus vingt ans. Je la réprimande d'un regard désapprobateur, mais elle se fiche de moi ; elle n'arrête plus de sourire.



Voilà ! C'est fait, je suis officiellement installée chez moi. Il me reste bien quelques boîtes à défaire, mais, pour l'essentiel, je peux vivre confortablement ici. Je me sens libre. Non pas que je n'aime pas mes parents. Au contraire. Ce sont les gens les plus gentils du monde. Ils ont insisté pour que je demeure avec eux plutôt que de dilapider mon argent en payant un logement. Je suis contente d'avoir vécu là aussi longtemps, car c'est vrai que ça m'a permis de faire beaucoup d'économies. Seulement, j'en avais assez de sentir leurs regards désolés sur moi, dès que je rentrais d'un rendez-vous manqué. Je préfère être seule à vivre mes déceptions. C'est déjà éprouvant de subir les mariages de mes amies, sans en plus devoir endurer les paroles de consolation de mes parents, qui en vérité sont plus découragés que moi. Bon, j'exagère peut-être un peu. Je crois plutôt que, comme tout parent, ils espèrent que je sois heureuse. Comme ma sœur. C'est là où le bât blesse. Élorie, qui est de deux ans ma cadette, s'est mariée l'été dernier. Elle a eu droit au même cadeau généreux de mes parents, une portion de son héritage. Pour sa part, elle a maintenant la maison en banlieue, le mari, un premier enfant, le chien et tout le tralala. Je crois que c'est à la vue de son petit bonheur que j'ai commencé à déprimer officiellement. Je suis heureuse pour elle, sincèrement. Or, j'ai hâte que mon tour vienne.

Pour l'instant, je peux déjà me réjouir d'être chez moi à siroter cet excellent merlot en compagnie d'Abby. Nous en sommes à la deuxième bouteille ; c'était nécessaire pour faire passer cette pizza graisseuse.

— Je le sens, reprend mon amie, tu rencontreras l'homme de ta vie très bientôt. D'ailleurs, la plupart de ceux qui vivent ici sont de jeunes célibataires... comme Alex.

— Ne me parle pas de lui, dis-je tout en m'étirant le cou d'un côté, puis de l'autre en me massant les trapèzes. De toute façon, j'ai été tellement odieuse que lui non plus ne voudra plus me voir. Je ne me souviens pas d'avoir été aussi expéditive avec quelqu'un.

— Tu fais une histoire avec rien. Je suis certaine qu'il a déjà oublié le vibreur, m'assure-t-elle en essayant machinalement le bord de son verre d'un coup de serviette de table. D'ailleurs, tu es très soupe au lait, Cassy. C'est bien d'avoir du caractère, mais tu devrais apprendre à rire de toi-même. Il n'y a rien comme une petite dose d'autodérision pour s'amuser.

— Je le sais. Ma mère me le répète sans arrêt. Tu crois que c'est pour cette raison que je ne trouve personne ?

— Bien sûr que non ! Tu es célibataire simplement parce que tu n'as pas encore rencontré un homme qui correspond à tes attentes. Tu sais, Cassy, tu as de la chance ; tu es jolie, brillante et drôle. Tu n'es pas le genre de fille à devoir se contenter de ce qui reste, tu as la possibilité de décider. Parfois, avoir l'embarras du choix complique les affaires. Si tu regardes deux robes, c'est facile de sélectionner celle que tu veux, mais si tu en as des milliers, c'est plus long. Tu as de beaux hommes sur un plateau d'argent et il te suffit de jeter ton dévolu sur celui que tu préfères.

— J'aimerais bien envisager les choses sous cet angle, mais je ne vois qu'un plateau de miettes de pain rassis.

Mon amie esquisse un sourire en coin, pourtant j'ai l'impression que la comparaison est parfaite. D'ailleurs, comme c'est le cas lors d'une soirée, plus le temps avance, moins il reste d'amuse-gueules intéressants à se mettre sous la dent.

— Allez ! Je lève mon verre... mon sixième verre, rectifie-t-elle en riant, à ton futur mari.

Je cogne ma coupe sur la sienne et la remercie d'un battement de cils avant de prendre une gorgée.

— Bon ! Mon taxi doit être arrivé. Je ferais mieux d'y aller pour éviter que Ben lance un avis de recherche, annonce Abby au moment où trois petits coups sont frappés à ma porte.

Pendant qu'elle ramasse son sac, je me dirige vers l'entrée.

— Merci, Abby. C'est très généreux d'être venue m'aider, dis-je à mon amie, qui me rejoint vite.

— Tu veux rire ! C'étaient de petites vacances de passer ce temps avec toi aujourd'hui. J'ai pu me reposer de mes enfants et, en plus, j'ai pu me rincer l'œil à plusieurs reprises, rétorque-t-elle en m'attirant dans ses bras.

De nouveaux coups retentissent tandis que je la serre contre moi. J'ouvre donc aussitôt.

Merde !

— Bonjour, Alex ! s'exclame mon amie d'une voix beaucoup trop enjouée pour ce qui se joue dans mon esprit. J'étais sur mon départ. Je vous laisse discuter tous les deux. Hum... Regarde cette belle miette. Chanceuse, chuchote Abby à mon oreille en me bécotant la joue. Donne-moi de tes nouvelles, lance-t-elle en se sauvant.

Mon voisin porte encore un jean et un t-shirt, mais beaucoup plus propres qu'en matinée. Il se tient debout devant moi avec une bouteille de vin. Il a beau être plus soigné, je ne suis pas plus heureuse de le voir.

— J'étais venu vérifier si tu avais besoin d'un coup de main, dit-il simplement.

Bien sûr ! Il est fraîchement douché, a laissé tomber le vouvoiement pour le tutoiement et il pense que je vais gober son histoire de voisin avenant.

— Avec une bouteille de vin ? dis-je bêtement.

Il s'esclaffe.

— Non, avec mes mains. Ça, c'est pour toi. C'est pour te souhaiter la bienvenue... Je n'attends rien en retour, se permet-il d'ajouter.

Il a bien deviné, je ne veux pas accepter sa bouteille de vin, parce que ce sera vraiment impoli de le ficher à la porte ensuite. Je connais bien ce genre de type ; avec sa belle tête, il croit qu'il peut coucher avec n'importe qui en claquant des doigts. Mais pas moi. J'attends *Mr. Right* et lui est à des années-lumière du modèle que je recherche.

— Merci pour l'intention, mais je ne bois pas de vin.

Alex détourne les yeux vers la table où sont les deux bouteilles vides.

— Alors, j'espère que ton amie a pris un taxi, rétorque-t-il très sérieusement, malgré l'étincelle de moquerie dans ses iris.

— Bon, OK. J'aime le vin. Merci pour ta gentille attention et merci de m'offrir ton aide, mais je n'ai besoin de rien.

Il sourit à pleines dents, de ce sourire arrogant qui joue avec mon système nerveux. Chaque fois qu'il rit, j'ai l'impression de voir l'image de mon vibreur dans ses yeux.

— Je ne voulais pas t'embêter. Tu peux demander à tous ceux qui vivent ici, j'ai remis une bouteille à chacun à leur arrivée et j'ai aussi proposé mes services. Bonne soirée ! conclut-il en balançant la tête en guise de salutation avant de tourner les talons.

La culpabilité me tombe alors dessus comme une tonne de brique ; je ressens aussitôt le besoin de m'excuser.

— Alex !

Il s'immobilise.

— Je suis désolée d'avoir été prompte avec toi. Je... Je croyais seulement que...

— Non, tu n'as pas à m'expliquer, je sais ce que tu pensais. Mais ne te raconte pas d'histoire, tu n'es pas mon genre, largue-t-il en me lançant un regard satisfait.

Va te faire voir, grand con !

Sans un mot, je claque ma porte. Je l'entends éclater de rire de l'autre côté. J'étais déçue que mon premier contact avec un voisin se soit passé de cette façon. Maintenant, je m'en fiche complètement. Quel insolent !